

Corporéité et logique des savoirs dans l'espace universitaire dans une fiction : *Le Silence des Déshérités* de Marie Danielle Aka

Pierre Suzanne Eyenga Onana¹

Abstract - If the issue of the gender approach remains the respect of differences in the construction of otherness, a review of gender relations in Marie Danielle Aka's novel however reveals that substantial discrimination related to the body and sex of people continue to burden academic freedom in the university space. Under the dual prism of social criticism and gender approach, this communication decrypts the contradictions of an unbridled knowledgeable sphere, in order to establish that sexual harassment and the quest for knowledge are inoperative in postulating a cognitive universe freed from any phallocratic consideration.

Keywords - Body reality, male chauvinism, gender, academic freedom, sexual harassment.

Résumé - Si l'enjeu de l'approche genre reste le respect des différences en vue de la construction de l'altérité, un examen de la scénographie des rapports sociaux de sexe par Marie Danielle Aka révèle toutefois que des discriminations substantielles liées au corps et au sexe des individus continuent d'obérer la liberté académique dans l'espace universitaire. Sous le double prisme de la sociocritique et de l'approche genre, la présente communication décrypte les contradictions d'une sphère sapientiale débridée à l'effet d'établir que le harcèlement sexuel et la quête des savoirs sont inopérants dans la postulation d'un univers cognitif libéré de toute considération phallocratique.

Mots-clés - Corporéité, phallocratie, genre, liberté académique, harcèlement sexuel.

¹ Chargé de Cours, Université de Yaoundé I, Cameroun.

Du Sommet mondial pour le développement de 1995 à Copenhague, au Women's World Congress de 2002 à Kampala, en passant par la Conférence sur les femmes tenue en 1995 à Beijing, ainsi que la Conférence des femmes de la Francophonie de février 2000 au Luxembourg, l'on note indéniablement des avancées significatives dans les rapports sociaux de sexe. Pour preuve, l'implémentation des divers plans d'action issus des concertations de haut niveau qui, en outre, ont abouti à des recommandations telles que l'accès de la femme au pouvoir politique et économique, la participation paritaire autant que la démocratisation et la solidarité au sein des sociétés, pour ne mentionner que ces cas. Mais on sait, par ailleurs, que le problème crucial que soulève la question du genre est davantage lié à la mise en œuvre effective des résolutions et autres recommandations de telles assises, au regard des pesanteurs historiques qui exigent des gouvernements un réel effort en vue d'opérer une mue ontologique, ou tout au moins une espèce de révolution copernicienne dans le changement des mentalités.

Sans toutefois revenir en profondeur sur la définition du concept de genre qui obéit à une logique polysémique, nous dirons que les études sur le sujet ont l'ambition de mettre en place des stratégies idoines et renouvelées en vue de l'émancipation harmonieuse des femmes et des hommes, eu égard aux rôles sociaux qui leur sont traditionnellement assignés en rapport avec leur sexe. Selon le mot d'Alain-Patrice Minkanda, l'approche genre consiste à :

Provoquer de nouveaux partages des tâches et des responsabilités, bref, de susciter un changement social afin de permettre à toutes les composantes sociales, masculines comme féminines, de participer pleinement et sur un pied d'égalité au processus de développement de leur société, et de pouvoir jouir en conséquence des bénéfices de leur travail.

Il convient, au surplus, de préciser que les études basées sur le genre permettent en effet de :

Déterminer les incidences d'un projet, d'un programme ou d'une politique sur les femmes et les hommes d'une société donnée. (L'approche genre) est ainsi un moyen qui permet d'observer systématiquement de quelle manière le genre détermine notre condition sociale, notre statut, notre rôle dans la société.

Les responsabilités dont il pourrait s'agir sont, entre autres, celles qui réfèrent aux acteurs de l'Enseignement supérieur – pour nous

restreindre au contexte qui est le nôtre dans le cadre de cette étude. Il s'agit alors de voir dans l'espace universitaire, espace sacré et consacré à la formation intellectuelle, le lieu d'ancrage, d'expression et de définition d'une masse critique de savants formant parfois le vivier sapientiel supposé appuyer l'État grâce à la recherche scientifique et l'appui au développement d'un pays. Mais à l'observation, la réalité sur le terrain est tout autre ; nombre d'indicateurs dysphoriques affichent à suffisance la mise de la femme au ban de l'action sociale.

De fait, une certaine logique illogique continue de voir dans la femme la seule incarnation du plaisir sexuel ; à cet égard, cette créature de Dieu ne serait « *rien d'autre que ce que l'homme en décide [...] comme un être sexué, [...], comme l'inessentiel en face de l'essentiel, c'est-à-dire [...] l'Autre absolu, sans réciprocité* ». Jouissant avantageusement de la stature génétique qui en fait une beauté naturelle grâce notamment aux atouts qu'offre son anatomie ou son corps, la femme en milieu universitaire semble parfois représenter, pour l'enseignant, une proie toute trouvée, une cible facile, prédisposée à subir les affres d'un double pouvoir machiste : celui du magister mâle et de son implacable libido. Tant et si bien qu'au détour d'un enseignement, d'un exposé ou de tout autre travail à caractère académique qui la rebute, la femme-étudiante bute régulièrement contre une forme tacite de chantage basé sur le sexe.

C'est en tout cas ce point de vue critique aux relents phallogocratiques qui articule la gestion du pouvoir académique et le processus de validation des unités de valeur (U.V.) dans *Le Silence des Déshérités* de Marie Danielle Aka. Ce texte romanesque s'offre ainsi comme la textualisation même des rapports sociaux de sexe tels que vécus en milieu universitaire ivoirien.

Mais quelle place occupe finalement le savoir dans ce monde pervers au summum, dans cette sphère universitaire débridée, hantée par le spectre des adeptes de Sodome et Gomorrhe, par le sexe ? Il importera tout au long de cette étude de voir si le corps sous-tend la quête du savoir, et si on peut véritablement parler d'acquisition du savoir dans un contexte où le sexe conditionne les conduites sociales. L'élan concupiscent de l'homme-enseignant, ou encore le corps du professeur tout court, fera ainsi l'objet d'un procès dont la victime et l'issue semblent connues d'avance dans le roman. Par ailleurs, on se préoccupera de savoir si l'incapacité pour la femme-étudiante de

parvenir au savoir postulé n'explique pas pourquoi cette dernière cède facilement aux galantes avances à elle faites contre son gré. Autrement dit, on se demandera si le corps de la femme sert ou dessert la cause de l'approche genre dans la perspective d'une pleine jouissance, par les acteurs phares de l'éducation, des libertés académiques. Après examen de ce qui précède, on questionnera le statut de l'institution universitaire en se demandant si cet espace cognitif est discriminant ou non pour la femme dans la distribution des cartes du savoir.

L'examen de la préoccupation centrale de notre étude se fera sous le prisme de la sociocritique telle que théorisée par Pierre Barbéris et Henri Mitterand. Pour le premier, la sociocritique se définit comme la « lecture de l'historique, du social, de l'idéologique, du culturel dans cette configuration étrange qu'est le texte : il n'existerait pas sans le réel, et le réel à la limite aurait existé sans lui ». Cette approche du texte littéraire rejoint les préoccupations épistémologiques de H. Mitterand, pour qui le roman est avant tout une « œuvre-reflet » sur l'histoire, c'est-à-dire un « énoncé encyclopédique mobilisant une description à la fois éclatée et cohérente de l'univers social, et disant l'histoire ; soit effectivement une mimesis ». Cette dimension de la sociocritique commandera de voir dans LSD, un discours sur l'espace universitaire ivoirien articulé sous la forme d'un signifiant et d'un signifié. Sur la base du postulat d'H. Mitterand, il s'agira notamment de montrer que le récit de M. D. Aka « [...] ne se limite pas à exprimer un sens déjà là ; par le travail de l'écriture, il produit un autre sens, il modifie l'équilibre antérieur du sens, il réfracte et transforme à la fois le discours social ». En d'autres termes, la trame de l'écriture romanesque d'Aka est décryptée comme un triptyque dont les strates se déclinent ainsi qu'il suit : une « mathesis » ou champ des savoirs sur l'université ivoirienne ; une « mimesis » ou technique de représentation des relations de genre ; et une *semiosis* ou système se prêtant au jeu des signes susceptibles d'être fécondés par l'interprétation.

Deux étapes stratégiques sous-tendent notre lecture sociocritique du texte littéraire de M. Danielle Aka. La première, la « lecture de l'explicite », concerne « les références claires à restituer, et qui peuvent être dissimulées ». Quant à la deuxième, la « lecture de l'implicite », elle consiste à montrer « [...] qu'un texte n'est pas fait de choses en clair et qu'on n'avait pas pu ou pas voulu voir. Car, un

texte est aussi un arcane qui dit le socio-historique par ce qui peut ne paraître qu'esthétique, spirituel ou moral ».

Dans le roman ivoirien en étude, l'analyse examinera dans un premier temps, la pauvreté comme un écueil substantiel et un facteur perturbateur qui obère l'éclosion de la liberté académique. Par la suite, nous scruterons la faillite du système universitaire dans la perspective de décrypter les responsabilités, notamment celles des enseignants et celles des étudiants. Pour finir, nous dégagerons le sens que revêt le texte de Marie Danielle Aka sur la base de l'approche genre, en vue d'en établir les enjeux dans l'espace universitaire.

1. La pauvreté, un écueil explicite à l'éclosion de la liberté académique

Au regard de certains indices révélateurs dans un univers de mal-être pollué par un malaise généralisé, il y a lieu de postuler que la liberté académique reste un leurre si on croupit manifestement dans la dépendance économique, si on a faim. Telle qu'elle est projetée dans LSD, comme pendant des normes de l'ordre local garantissant aux membres de la communauté un environnement de travail sain, la liberté académique affiche une certaine contradiction ; elle n'est guère dépouillée des contingences et autres incongruités protéiformes qui en font un paradigme fondamentalement à l'opposé du principe de responsabilité sur lequel elle devrait pourtant s'appuyer. En poussant loin l'analyse, on est en droit d'affirmer que cette liberté est en faillite dans le roman, du moins si l'on s'en tient à son déploiement contrariant qui heurte l'éthique universitaire.

Sans doute, l'une des interférences qui occultent l'acquisition des savoirs dans LSD est la pauvreté, pour ne pas dire la misère. Discrète quand l'apprenant est encore élève dans un collège ou un lycée, elle prend de l'envergure et se fait obsédante quand ce dernier s'inscrit à l'université. Dès lors, l'étudiant doit affronter au quotidien d'énormes défis académiques, dont le moindre n'est pas l'investissement financier indispensable à l'achat des supports d'études qui l'accompagneront dans sa quête du savoir. Il convient de préciser que cette démarche ne procède pas d'un choix pour l'étudiant : elle s'inscrit dans une logique qui s'impose à lui s'il compte sérieusement rivaliser d'adresse cognitive, de pétulance et de perspicacité intellectuelles en vue de mériter une bourse et, partant, de figurer parmi l'élite sapientiale du pays.

Tel est le cas de Natou Boléga, l'héroïne de LSD, que le narrateur décrit ainsi qu'il suit : « *Tout ce qu'elle connaissait, c'était les bas-fonds, elle y avait toujours vécu : les bas-fonds, c'était son village* » (p. 52). Nonobstant la misère évidente dans laquelle croupissent les enfants des bidonvilles, cette étudiante est parvenue à se hisser au sommet de l'élite féminine de son quartier qui, curieusement, ne tarit pas de rêves. Le mérite de Natou est d'autant plus grand qu'elle réussit à transcender les aléas d'un cadre de vie paupérisant où les habitants partagent avec humilité et défaitisme l'horrible sort dans lequel le destin les a plongés. L'obtention de son Baccalauréat, assortie d'une inscription dans une université de la place, à la Cité-des-Élites, en font automatiquement un modèle souvent cité en exemple dans son quartier. C'est ce qui justifie en partie la joie indicible de sa mère et qui est lisible dans les propos du journal que cette étudiante tient : « Depuis que j'ai été admise au bac, je suis devenue une personne importante dans le quartier. Toutes les mères envient la mienne, récompensée de ses peines d'éducatrice » (p. 13).

Or, une observation attentive de la société du texte révèle que, dans le milieu universitaire, les étudiants ont maille à partir avec les finances. Dans cet univers atypique de la cognition, les indicateurs laissent dire que ce milieu est peuplé d'individus presque tous issus de familles mal loties. Aussi, le jeune universitaire fils du pauvre y apparaît-il comme un laissé-pour-compte. Pourtant, le rêve que caresse tout individu est d'accéder au bonheur, surtout au terme d'un travail rémunérateur ou encore d'un effort cognitif soutenu mené de longue date. On le sait, à l'obtention du Baccalauréat, le jeune Africain se doit d'écrire une autre page de son existence en vue de s'ouvrir les portes de son propre avenir, défiant parfois des conditions de vie déplorables au départ.

Dans LSD, Natou reflète le pâle visage de cette jeunesse sacrifiée à l'autel de la pauvreté mais qui n'ambitionne pas moins de se tirer d'affaire. Fille de polygame très pauvre, elle incarne la bravoure insolente défiant la rudesse originelle qui caractérise parfois l'univers familial de l'apprenant en quête de savoir dans l'espace universitaire. Mais comment ne pas rappeler le contexte social qui sous-tend le projet salutaire de cette étudiante de se bâtir une nouvelle vie et rompre avec les exigences sclérosantes d'une vie de fille des bas-fonds ?

Haut lieu de survie et de non-vie, les bas-fonds étalent sans honte le secret de leur galère et misère naturelles. Cette longue pause narrative révèle mieux les dédales de cet espace misérable qui sied davantage aux laissés-pour-compte :

« C'était une communauté mouvante. C'était la communauté des nécessiteux. La pauvreté dure et froide [...] Tout le monde étouffait dans la misère [...] les hommes n'étaient jamais là. Ils désertaient les bicoques à l'aube pour ne revenir que la nuit » (p. 51-52).

La misère apparaît ainsi comme un écueil substantiel dans la quête de l'étudiant vers les savoirs savants, une entrave visible à son épanouissement intellectuel, une vraie épée de Damoclès autour de son cou de pauvre, susceptible de le dissuader d'abandonner tout effort. Mais comment se sentir libre dans un tel contexte et, grâce à la quête de son objet-valeur, parvenir à témoigner de l'existence de la liberté académique ? S'il s'était agi du schéma actantiel d'A. J. Greimas, l'actant misère aurait à coup sûr occupé l'axe dévolu à la figure de l'opposant. Elle joue évidemment un rôle de premier plan dans le *curriculum studiorum* de Natou, ainsi qu'on le verra dans la suite de l'analyse. En effet, peut-on réellement se consacrer à ses études et éviter d'exposer son corps à l'autel de la corruption morale si l'on n'est pas démuni ? Semble-t-il, un corps prisonnier de la souffrance matérielle ne peut que céder à la menace ambiante et se laisser corrompre par l'offre d'une alternative qui se confond à la facilité abjecte. Cette offre elle-même n'est que manquement à l'éthique comportementale ainsi qu'à celle des bonnes mœurs à l'université.

Mais le courage à lui seul ne suffit pas pour combler les attentes d'un rêve, pour satisfaire les exigences d'une vie âpre dès le départ. Sachant par avance que son corps, ou du moins son sexe, était désormais la seule arme efficace susceptible de lui permettre de se tirer d'affaire face à des conditions d'obtention de bourse et de résidence universitaires de plus en plus corsées, Natou Boléga comprendra avec une lucidité inavouée et une pugnacité digne d'une battante, qu'il était plus que jamais urgent qu'elle se dévouât à la nouvelle forme de vie qui s'imposait à elle. Convaincue que l'acte ou la série d'actes qu'elle allait poser aurait, à coup sûr, des répercussions néfastes sur sa vie future, elle n'était pas moins consciente que la misère originelle de ses parents était la cause première de ses malheurs.

2. Faillite du système universitaire et crise de savoir : décryptage des responsabilités

Mais peut-on scruter la liberté académique au mépris du statut économique des étudiants, si tant est qu'ils apparaissent comme les cibles premières visées par le processus de diffusion des savoirs ? Doit-on les tenir à l'écart des réformes relatives à leur devenir académique en ignorant leurs points de vue ? Dans *LSD*, Marie Danielle Aka répond explicitement par la négative à cette question et remet au goût du jour les limites d'une telle initiative en scénarisant la grogne des étudiants ivoiriens dépités par l'éventualité d'une série de réformes étatiques qui, si elles étaient appliquées, changeraient le paysage universitaire. À l'analyse pourtant, ces étudiants sont à la quête d'un savoir novateur. Aux yeux du critique, le discours du délégué général des étudiants à ses pairs incite à l'action, puisqu'il est révélateur d'une angoisse existentielle : se battre à l'effet d'infléchir la courbe d'une histoire désormais monocorde, unilatérale. Il s'agit pour l'étudiant de combattre les contrevenants au règlement régissant la liberté académique que sont les dirigeants, dans l'optique de préserver les acquis, c'est-à-dire de lutter par tous les moyens pour survivre d'abord. L'on comprend pourquoi la décision des autorités académiques a force de provocation pour les étudiants :

« La rumeur est confirmée. Il faut désormais une moyenne de douze sur vingt pour obtenir une bourse [...] non seulement ils maintiennent la décision des huit U.V. sur huit pour l'admission en année supérieure, mais ils y ajoutent maintenant le problème de la bourse » (p. 29-30).

Les acteurs en charge de la transmission des savoirs (savoir-être, savoir-faire, savoir vivre, savoir dire, etc.) se méprennent dans leur démarche institutionnelle ; sans tergiverser, ils annoncent avec froideur et souveraineté la nature des réformes qu'ils ont entreprises pendant l'année académique en vue de rénover le système universitaire de Modernville. Dans le roman de Marie Danielle Aka, il est clairement établi que les règles élémentaires de la gouvernance académique sont foulées au pied, du moment où des décisions institutionnelles d'envergure sont prises unilatéralement, sans qu'on en réfère le moins du monde aux interlocuteurs cibles que sont les étudiants. Par ces pratiques, la transmission du savoir universitaire ne peut atteindre son objectif institutionnel qui est de contribuer à la formation d'une masse critique de chercheurs, d'une élite intellectuelle intrépide, et donc dynamique et perspicace, capable, le

moment venu, de suppléer les aînés aux commandes dans la gestion équitable de l'État.

En enfreignant le code managérial en vigueur, code dont ils se veulent pourtant les garants dans l'espace universitaire, les autorités universitaires outrepassent les procédures conventionnelles non sans verser dans l'abus de pouvoir et d'autorité : elles pèchent, dans le même temps, par une attitude contre-indiquée qui n'est, à la vérité, qu'un manquement à l'éthique de la bonne gouvernance : une lourde faute de syntaxe comportementale, une faillite à la liberté académique.

Au banc des accusés donc, un système universitaire déficient et visiblement chancelant que les autorités étatiques croyaient pourtant innovant. La pomme de discorde reste un ensemble de mesures relatives au passage des étudiants en classes supérieures ainsi qu'aux conditions d'obtention de la bourse. Mais les réformes postulées tombent aussitôt en disgrâce, parce qu'elles affectent sensiblement l'avenir des étudiants.

Chagrénées à l'extrême par les procédures de ce système éducatif en faillite dans ses composantes stratégiques, l'héroïne Natou Boléga et sa camarade Blandine le démontent en devisant, par ailleurs, sur les lacunes de l'ensemble de l'université de Modernville, leur université. Pour Natou, la crise des savoirs est orchestrée par des enseignants laxistes et véreux qui ne prennent guère leur labeur au sérieux. Péremptoire dans ses propos, elle dit à Blandine :

« Ils disent (les enseignants) que nous sommes nuls, [...] Mais à qui la faute si nous sommes nuls. Il n'y a pas d'effet sans cause comme il n'y a pas de fumée sans feu, que je sache. Ah ceux-là [...], tous des sans-cœur et des hypocrites ! Je t'assure, il y a des enseignants qui arrivent le matin sans préparer le cours, sans connaître l'intitulé de l'exposé du jour ; c'est un véritable laisser-aller, et ils se plaignent » (p. 78-79).

Et comme pour ajouter de l'eau au moulin de son amie, Blandine étaye son point de vue en rappelant qu'un étudiant a des droits. « *D'ailleurs, renchérit-elle, ne nous appelle-t-on pas étudiants ? Ils doivent nous enseigner ce que nous ne savons pas* » (p. 79). Elle conforte son argumentaire en se prononçant avec insistance sur le type de pédagogie escompté des étudiants : « *Non contents de nous donner un enseignement au rabais, ils nous demandent des miracles. [...] Mais alors, pourquoi ne reviennent-ils pas sur la méthode à*

l'université ? [...] ce qui trouve grâce aux yeux de l'un, n'en a pas aux yeux de l'autre » (p. 78).

« L'inadaptabilité des réformes universitaires amorcées contre toute attente dans un contexte de misère des étudiants bute contre des poches de résistance et dégénère en grèves dont les issues sont généralement imprévisibles. Dans LSD, la énième plainte de Bléziri, délégué général des étudiants et meneur du mouvement de revendications, est prémonitoire d'une grogne future comparable à un bras de fer entre les étudiants et l'État ».

Si certains étudiants voient dans la grève le moyen adéquat pour revendiquer leurs droits apparemment bafoués, d'autres considèrent ce mouvement d'humeur comme le début d'une fin : la fin de l'année académique en cours et, partant, la fin certaine de l'acquisition de savoirs en deux semestres à l'université. Ainsi, les libertés académiques revêtent dans LSD, le visage hideux de la discrimination et de la réification de la jeunesse estudiantine, puisqu'elles ne parviennent pas à se dépouiller des interférences « pouvoiristes » et autres contraintes antinomiques à l'éthique et à la responsabilité. Les libertés académiques devraient pouvoir se déployer dans un contexte socio-psychologique sain, loin des troubles fonctionnels protéiformes et des incompatibilités d'humeurs de tous genres.

Voilà pourquoi un étudiant anonyme défie le délégué Bléziri en attirant l'attention de ses pairs sur la menace et l'éventualité d'une année blanche à l'université de Modernville, au cas où les grévistes persisteraient à ne point agréer les réformes. Or, faire grève, pour cet apprenant, signifierait logiquement rompre toute dialectique afférente à la dynamique d'acquisition des savoirs assortie de parchemins, telle la Licence dans cet espace universitaire. On comprend alors pourquoi l'étudiant fulminait : « ... *Cela (une grève illimitée) risque de nous conduire à une année blanche [...] le bras de fer ne conduira qu'au chaos. Nous devons négocier tout en faisant preuve de fermeté. La plupart des étudiants viennent de familles pauvres* (p. 71).

Généralement, quand deux parties en conflit ne parviennent pas à trouver un terrain d'entente, le recours à la manifestation publique apparaît souvent comme une alternative des plus fiables, le tout résidant dans la manière de l'organiser pour qu'elle profite à tous. Tel sera finalement le cas dans le récit de M. Danielle Aka, puisqu'en fin de compte, les étudiants feront grève et ce mouvement d'humeur suscitera chez certains, les filles notamment, l'urgence d'une réaction

apparemment secrète mais pourtant bien connue de la gent féminine à Modernville : le troc du corps en vue de la validation des unités de valeur. Du coup, la question de l'approche genre dans les relations intersubjectives se posera dans l'ouvrage avec une certaine acuité.

3. Genre et troc du corps dans l'espace universitaire : les enjeux d'un implicite sociocritique

En tant que démarche critique, la sociocritique revêt un implicite qui, dans LSD, est lisible à travers l'attitude des jeunes étudiantes. Lasses de se morfondre sur le triste sort dans lequel elles croupiraient si elles venaient à ne pas valider les huit U.V. requises pour l'obtention de leur Licence, ces étudiantes sentaient qu'elles perdraient tout avantage acquis à l'université. Sans tergiverser, elles souscrivent au code de conduite en vigueur à Modernville et dont le fondement est le troc du sexe. Dans leur logique, il était insensé de perdre une année académique à cause du refus de faire don de leur sexe à leurs enseignants véreux. Voici comment le narrateur appréhende et décrit ce monde à part entière : « [...] dans cet univers [...], on ne croyait ni en Dieu, ni au diable. [...] il n'y avait ni foi, ni loi, ni moralité aucune. Tout s'évaluait au gain et tout pouvait se payer en sexe » (p. 82).

Convaincues de ce « qu'on ne naît pas étudiante à Modernville, on le devient », comme pour paraphraser Simone de Beauvoir, ces filles se résolvent à aller à l'assaut de l'enseignant-phallocrate, du moment où ce dernier n'hésite pas à se laisser séduire par leurs charmes juvéniles devenus objets d'une insatiable concupiscence. Aller vers le « mâle » tout en se faisant mal devient, de ce point de vue un *modus vivendi* que des étudiantes, par centaines, mettent un point d'honneur à respecter.

La particularité du mouvement de grève est qu'elle ruine les projets des étudiants. Natou Boléga, qui s'était fixée pour objectif majeur d'obtenir la Licence, voit du coup le ciel lui tomber sur la tête. Son projet de vie, mieux, son échéancier académique peine à prendre corps. Avant de décrypter les tenants et les aboutissants de son attitude pour le moins atypique, il convient de se replonger dans le secret de ses ambitions légitimes.

Sur le plan strictement pédagogique, l'acquisition des savoirs et la liberté académique soulèvent la question des responsabilités des partenaires de l'enseignement supérieur. S'il reste établi que les

enseignants ont leur part de responsabilité dans la dégradation de la qualité des savoirs diffusés dans LSD, il reste, à l'analyse, que la plus grosse part desdits manquements incombe aux étudiants déçus par la soudaineté des réformes étatiques.

S'adressant à Blandine au sujet des mauvaises performances des étudiants décriées par les enseignants, Natou pense que : « *Ils (les enseignants) sont seulement unanimes pour nous démontrer que nous ne savons rien. Mais c'est parce que nous ne savons rien que nous sommes à l'université, pour apprendre* » (p. 79). Mais la réalité que présente le narrateur omniscient est tout autre, puisque les étudiants ont leur part de responsabilité dans cette affaire qui les interpelle au premier chef. Ironique, il souligne qu'« *Évidemment, juges et parties dans l'histoire, elles (les deux étudiantes) déclarèrent la partie des enseignants coupable* » (p. 79-80). Les carences notoires des étudiants sont, à dire vrai, à l'amont des mauvais scores réalisés lors des examens de fin d'année antérieurs au mouvement d'humeur à l'université de Modernville. Le narrateur omniscient relève, du reste pour le déplorer :

Les devoirs rédigés la veille de la date de dépôt ; ne se surnommaient-ils pas entre eux PME ? C'est-à-dire partisans du moindre effort ; les absences répétées aux cours ; certains se vantaient même d'être des inconditionnels de l'association des tireurs de cours, l'ASTICO ; tout cela rendait l'étudiant coupable et l'enseignant innocent (p. 80).

Sur le plan psychologique, les réformes en cours ont le désavantage de plonger les étudiantes dans une angoisse indescriptible. Cet état de malaise généralisé rend Natou nerveuse et insomniaque. La peur de l'échec en rajoute à son inconfort psychologique et renforce le sentiment d'anxiété dans lequel elle baigne, du moment où certains départements de l'université sont réputés être de vrais mouiroirs de l'intellect pour les étudiants. Lasine David, voisin de Natou, le lui fait remarquer au cours d'une conversation amicale : « *[...] votre département a la réputation d'être terrible* » (p. 73) ; partageant ce point de vue pour le moins horripilant, la jeune étudiante pense que le déficit pédagogique est l'apanage de l'université tout entière. C'est en raison de cela qu'elle renchérit : « *Oh, c'est toute l'université qui est terrible* » (p. 73). L'angoisse des apprenants se traduit par la peur de quitter définitivement la cité universitaire. Aussi la hargne de conserver leurs avantages à l'université, doublée de la misère foncière dans laquelle croupissent parfois certains étudiants issus de familles

pauvres, induit-elle chez eux un comportement insolite qui passe pourtant pour être la règle à Modernville.

Sur plan de la dynamique des genres, deux choses retiennent l'attention : d'abord le statut de Natou comme fille-battante ; en dépit du triste sort auquel elle fait face, elle ne se réduit pas au défaitisme existentiel caractéristique chez certaines filles dès leur naissance. Ceci est justifié par le fait que : « ... *Pour elle, pour ses parents, ses frères et ses sœurs, il fallait qu'elle réussisse ses études* » (p. 35). Le moment semblait donc opportun pour jouir pleinement, bien qu'indignement, de son statut de femme, en se réappropriant son corps, en faisant sien son sexe et, ce faisant, assujettir l'homme-enseignant, ne fût-ce qu'en lui faisant perdre sa dignité et son orgueil de « mâle ». Pour preuve, après l'acte sexuel avec son étudiante, le Professeur Gouassou s'échappe de la chambre comme un indésirable ainsi que l'illustre ce témoignage du narrateur : « *L'homme s'était éclipsé juste après [...]. Si elle avait fait le deuil de son corps, lui fait celui de sa dignité* » (p. 37).

S'il faut relever pour le déplorer que « *dans Modernville, c'était devenu une réalité ordinaire, qu'on ne prenait plus la peine de cacher comme une maladie honteuse* » (p. 36), il faut ajouter que le troc de sexe s'inscrivait davantage dans une logique d'échange libidinal impulsée par les adeptes du vice dans cette ville. Il s'agit d'une trajectoire de vie péremptoire, d'un parcours obligatoire, d'un itinéraire de contrainte non négociable pour la gent féminine, si elle ambitionne de parvenir à ses desseins académiques. Ce que d'aucuns qualifieraient, dans le contexte universitaire camerounais, de NST (Notes Sexuellement Transmissibles). Mais ce troc du sexe féminin contre des points masculins, cette dynamique de braderie de son intimité en vue de jouir de certaines prébendes telles que la validation des unités de valeur, la conservation de sa chambre dans la résidence universitaire et, en prime, le gain de la bourse, ne s'imposait-il pas à Natou, cette jeune et pauvre étudiante qui « [...] *n'ignorait pas toutes les conséquences d'un échec* » (p. 11).

Convaincue de ce que « *la deuxième session était terrifiante : (et que) c'était l'échec ou la réussite d'une année, d'une vie* » (p. 8), la jeune étudiante prit alors la ferme résolution de jouer à ce jeu humiliant à enjeux multiples pourtant. Une seule raison justifiait son attitude : « *Elle avait pris sur elle l'engagement d'offrir son corps [...]* Modernville était la cité du sexe (p. 33). [...] « *L'égalité des sexes et*

des chances n'était pas un vain mot.[...] à Modernville [...], on était mâle ou femelle avant d'être humain » (p. 37).

À en croire le narrateur, Natou restait persuadée qu'en tant que fille des bas-fonds, un destin glorieux et luxuriant la lorgnait lorsqu'elle aurait fini ses études. Son esprit était commandé par une seule pensée : « Où trouverait-elle un lieu où on était un être humain avant d'être une femme ou un homme ? [...] Modernville était le reflet de la grande majorité des cités de la terre où avait essaimé cette civilisation qui érigeait le plaisir du corps en règle absolue. « Quel siècle vivons-nous ? » (p. 102).

Comme tous les autres enfants, « *elle pensait qu'elle briserait l'obscurité de sa naissance qui irait se dissoudre dans la lumière de sa réussite scolaire* » (p. 23). En allant rencontrer Monsieur Gouassou, l'un des horribles enseignants dont l'U.V. faisait des ravages dans les rangs des étudiants, elle se rendit à l'évidence qu'elle n'était pas la seule à offrir son corps aux fins de valider l'U.V. Comme elle, une autre fille pleine d'ambitions faisait le pied de grue devant la porte de l'enseignant ; elle aussi « était venue le supplier de lui donner une note substantielle qui garantisse l'obtention d'une U.V. Elle était décidée à l'attendre, fût-ce jusqu'au petit matin. »(p. 33).

Depuis le cocon familial pourtant, rien ne prédisposait Natou à un destin si pathétique. Si les étudiantes n'avaient aucun scrupule à livrer leurs charmes à des enseignants contre des points, l'hésitation de Natou trahissait le type d'éducation qu'elle avait reçue, une éducation qui rime avec dignité et respectabilité. Son amie Sabine, plus rôdée en la matière, parvint à lui faire changer d'opinion, en étayant « *sa démonstration implacable de nombreux exemples* » (p. 92). Pour l'aider à franchir le pas, elle prit le temps de lui conter fidèlement le récit de son accès au savoir et aux diplômes à l'université de Modernville : « *Comment penses-tu que la plupart des filles qui réussissent brillamment ici, [...] ? Ce que je fais, le vois-tu inscrit sur mon corps ou le verras-tu inscrit sur mon diplôme ?* » (p. 91-92).

L'espoir de vivre et de combattre, surtout pour que demain ne soit plus hier, poussera Natou à s'humilier davantage en offrant son corps désormais souillé à tous les enseignants impliqués dans ce processus de validation des U.V. C'est dans cette perspective qu'elle reçoit nuitamment Monsieur Atana qui profite du fait que « *son U.V. était l'une de celles que Natou avait reprises, pour la session de septembre* » (p. 82). Bien plus, sur les conseils de Sabine, Natou cède

aux avances de son chef de département, Monsieur Audjé, car en réalité, « [...] C'était lui qui transmettait les procès-verbaux des examens au service des inscriptions. Il pouvait « tripatouiller » les résultats avant le dépôt. (p. 91).

Au regard de tout ce qui précède, la scénographie des rapports sociaux de sexe dans LSD de Marie Danielle Aka induit un certain nombre de conclusions. Elle révèle notamment que tout projet ambitieux visant à faire implémenter la démarche institutionnelle qui se réclame du genre en vue de la diffusion des savoirs ne saurait se fonder sur une logique sexiste des rapports sociaux. Aussi est-il symptomatique de reconnaître, à la suite de la romancière ivoirienne, que toute forme d'éducation qui voue aux gémonies, non seulement les rapports de genre mais également la qualité de la formation et de l'évaluation, est destinée à l'obsolescence. Elle s'expose, en outre, aux récriminations multiformes des partenaires de l'éducation qu'elle cible. En témoignent la grève des enseignants et les mouvements d'humeur des étudiants dans LSD. Par la voix de son héroïne Natou Boléga, Marie Danielle Aka invite ainsi l'humanité tout entière à un renouvellement de paradigme. Sur un fond d'ironie, elle souligne la méprise et la naïveté d'un personnage sur la réalité des rapports de genre. À cet égard, il y a lieu de postuler, à sa suite, un monde « genré » qui ne devrait plus à ce jour être une vaine projection de l'esprit, une vulgaire utopie. L'option philosophique du personnage se confond alors à la vision du monde d'une romancière dépitée par les instances d'une phallocratie omniprésente qui risque pendant longtemps encore d'obérer la liberté académique, fondement de tout système universitaire digne de ce nom.

Bibliographie sélective

BARBERIS, Pierre, 1990, *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Paris, Bordas.

BEAUVOIR, Simone de, 1949, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard.

ELEONORA, Maria, VARIKAS, Eleni, 2011, *Genre, modernité et « COLONIALITE » du pouvoir*, Paris, L'Harmattan.

FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL, Dominique, *et al.*, 2003, *Le genre comme catégorie d'analyse*, Paris, L'Harmattan.

GOFFMAN, Erwing, *L'arrangement des sexes*, 2002, Paris, La Dispute, CEDREF.

- GUILLAUMIN, Colette, 1992, *Sexe, race et pratique du pouvoir : l'idée de nature*, Paris, Éd. Côté Femmes.
- HERITIER, Françoise, 1996, *Masculin, féminin : la pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob.
- JOUVE, Vincent, 1987, *La littérature selon Barthes*, Paris, Éd. de Minuit.
- MEAD, Margaret, 1988, *L'un et l'autre sexe*, Paris, Folio essai.
- MITTERAND, Henri, 1980, *Le discours du roman*, Paris, PUF.
- MOSCONI, Nicole, 1994, *Femmes et savoirs. La société, l'école et la division sexuelle des savoirs*, Paris, L'Harmattan.
- MOTARD, Louise, Tardieu, 1990, Camille, *Les femmes ça compte*, Québec.
- PERROT, Michelle, 1998, *Les femmes ou le silence de l'histoire*, Paris, Flammarion.
- ROUCH, Hélène, DORLIN, Elsa, FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL, 2005, Dominique, *Le corps, entre sexe et genre*, Paris, L'Harmattan.
- VARIKAS, Eleni, 2000, « Ni l'un ni l'autre. Éloge du neutre », in *Revue des Deux Mondes*.

Pour citer cet article

**Pierre Suzanne Eyenga Onana, « Harcèlement sexuel dans l'espace universitaire de Yaoundé I », *Pax Academica*, 3/2014, pp. 63-78
URL : www.paxacademica.codesria.org/revue/pax3-2014-eyenga-onana**